

Architecture et urbanisme post-modernes: d'une expression de l'incertitude contemporaine

Liliane Voyé

Loin de n'être que des formes à portée utilitaire et esthétique témoignant des avancées et prouesses techniques et des goûts de leurs producteurs, l'architecture et l'urbanisme révèlent l'état d'une société, ses espoirs ou ses craintes, ses projets et ses priorités. Ainsi en va-t-il aujourd'hui de l'architecture et de l'urbanisme dits post-modernes. Quels que soient les débats existant autour du terme et de ses présupposés idéologiques, il peut difficilement être nié que, depuis environ vingt ans, de profonds changements marquent visiblement ce domaine. Ces changements apparaissent comme autant de mises à distance du modernisme, dont le Corbusier est volontiers considéré comme le porte-drapeau et dont on peut, de façon sommaire, résumer ainsi les caractères majeurs: uniformité et homogénéité du vocabulaire, dominé par la ligne droite et l'angle droit; «vérité» des matériaux qui doivent apparaître tels qu'en eux-mêmes, sans décoration surajoutée, sans recouvrement quel qu'il soit; utilisation privilégiée du béton, du verre et du fer; absence de spécification de la forme par rapport à la fonction; zonage de l'espace — chaque fonction ayant son territoire propre et aussi exclusif que possible; traitement minimal des espaces publics — rues, places, ... — le plus souvent livrés à la voiture et privés de toute fonction autre que la circulation et le stationnement; reproductibilité internationale de ces formes et donc rejet de tout caractère local de celles-ci.

Le désaveu de l'architecture et de l'urbanisme modernes dont témoignent nombre de constructions et de plans récents doit avant tout

s'interpréter en référence aux transformations du contexte. En effet, l'époque moderniste ou fonctionnaliste de l'architecture s'inscrit dans un contexte économique et social mobilisé par l'idée que l'homme va pouvoir tout maîtriser par un agir devenu pleinement rationnel. Apportant avec elles un accroissement de bien-être pour tous et chacun, ces transformations sont en outre censées favoriser l'émergence d'une société plus égalitaire avec l'aide d'un État devenu providence. Dans cette vision d'un avenir considéré alors comme relativement proche — le tournant du millénaire devait être le temps de sa pleine réalisation —, la forme spatiale et architecturale était volontiers considérée comme un précieux adjuvant, sinon comme un agent majeur de l'émergence de cet homme nouveau qui organiserait en tous domaines son existence de façon rationnelle afin d'en tirer le meilleur parti possible. Radicalement tournée avec optimisme vers l'avenir, cette vision entendait faire table rase de l'héritage architectural et refuser la trame et le parcellaire anciens au bénéfice d'une recomposition d'ensemble de la ville.

Si, d'une expression symbolique, JENCKS (1979: 9) affirme que «l'architecture moderne est morte à Saint-Louis Missouri, le 15 juillet 1972 à 15h32, lorsque l'ensemble très décrié de PruittIgoe reçut le coup de grâce final à la dynamite», le passage au post modernisme relève évidemment d'une complexité largement plus grande et s'inscrit dans une nébuleuse de transformations qui affectent bien des domaines. C'est ce que voudrait brièvement montrer ce papier, qui va s'attacher à repérer diverses analogies apparaissant, au cours de la période débutant vers le milieu des années 70, entre l'architecture et l'urbanisme et divers autres champs de la vie sociale.

Alors que le modernisme coïncide avec le temps d'une croissance économique regardée comme irréversible, c'est dans un contexte de crise que se développe le post-modernisme: crise de l'industrie traditionnelle et des finances publiques, crise de l'État mis en question par les réorganisations mondiales de l'économique et du politique, crise identitaire et éthique associée à la montée du pluralisme, à l'individuation et à la marchandisation généralisée, ... Une telle toile de fond ne peut que générer l'incertitude: celle-ci touche l'emploi, l'école et la famille; elle ronge les institutions — de l'État à la justice; elle n'épargne même pas la vie, qui paraît menacée au quotidien par la pollution des mers et les vaches folles, la drogue et les violences urbaines. La seule certitude, dit BÜRGER (1987) est «the feeling of being after» — après un temps de confiance inconditionnelle qui avait incité à faire table rase et à rompre radicalement avec le

modernisme. Ainsi, autant l'architecture et l'urbanisme modernes s'affirment sûrs et confiants à travers les formes nouvelles et uniformes qu'ils imposent et qui s'imposent par l'arrogance de leurs gabarits dominants et de leurs implantations irrespectueuses, autant l'urbanisme et l'architecture post-modernes se font hésitants et éclectiques. Recourant à la métaphore, à l'histoire, au vernaculaire, ... et ne présentant dès lors aucune homogénéité, aucune constante, l'architecture post-moderne se pare de citations et de collages, comme en une sorte d'effort semblant viser à trouver dans les retrouvailles de formes de perennité une confiance dont elle s'avère inapte à se doter par elle-même.

Tout d'abord, certaines de ses tendances se réapproprient un vocabulaire classique: le fronton, la colonne, la coupole, ... comme en une tentative de retrouver dans l'emploi de ces formes anciennes une sécurité qui semble faire défaut au présent. L'insécurité qu'inspire l'avenir incite volontiers l'homme à regarder vers le passé, pour tenter d'y retrouver quelques repères et points d'ancrage. L'analogie de ce «retour» avec celui qu'expriment les villas palladiennes construites lors de la crise économique de Venise au seizième siècle ne peut de ce point de vue que frapper. On ne peut par ailleurs manquer d'identifier aujourd'hui les indices d'un même type de «retour» dans d'autres domaines. Ainsi en va-t-il entre autres du religieux: s'il semble connaître un certain démantèlement institutionnel, celui-ci enregistre en effet tout en même temps une recrudescence de ses formes plus traditionnelles et plus populaires, telles que pèlerinages, bénédictions, dévotions particulières, ... C'est aussi le cas de la famille qui, après un temps de mise en question et même de dénigrement parfois radical (que l'on songe, par exemple, aux écrits de Laing) connaît une revalorisation dont témoigne l'importance première que lui attribuent sans hésiter tous les Européens...

Toutefois, il est important de le noter, tous ces «retours» sont loin d'être des reproductions à l'identique. En effet, si l'architecture post-moderne emprunte divers éléments au vocabulaire architectural classique, elle les insère souvent dans des formes modernes et elle utilise des matériaux nouveaux — comme le béton — qu'éventuellement elle «camoufle» de signes anciens. De son côté, le «retour» du religieux s'émancipe des règles institutionnelles qui prétendaient autrefois le gérer et le contrôler, et le «retour» de la famille s'accommode d'unions libres et de décompositions/recompositions antérieurement prohibées. Ainsi plutôt que de «retours» conviendrait-il de parler de transactions entre des formes anciennes — architecturales, religieuses, familiales, ... — et les acquis de la

modernité, transactions visant à affronter avec un minimum de sécurité des situations désormais dominées par l'incertitude.

A côté de cette quête de sécurité qui s'exprime à travers l'emprunt d'archétypes architectoniques, l'architecture post-moderne tente également souvent de redécouvrir des spécificités locales: brique ou pierre du pays, inclinaison des toits, formes et importance des portes et fenêtres, ... apparaissent comme autant d'éléments qui relocalisent et viennent ainsi récuser la prétention d'universalisme qui caractérisait l'architecture moderne et l'homogénéité de ses formes et matériaux. Mais à nouveau il serait erroné de voir en cela une reprise pure et simple. En effet, l'éclectisme qu'introduit la réaffirmation du lieu s'accommode d'une délocalisation des citations qu'il suppose: la redécouverte de la diversité des formes, associée à la spécificité des lieux et des cultures en autorise le déplacement, dans une société de plus en plus mobile et de plus en plus marquée par la coexistence — pas toujours pacifique ni harmonieuse — des cultures. Cette réaffirmation des cultures locales n'est pas elle non plus réservée à l'architecture. Elle se retrouve également dans la montée actuelle des régionalismes. Au-delà de ce que celle-ci peut avoir de folklorique, elle traduit sans nul doute une quête d'identité face à la neutralisation bureaucratique; opérée par l'administration étatique; elle se pose aussi comme un ébranlement de l'État, désavoué pour ses contre-performances sociales et secoué par divers scandales — État par ailleurs d'autant moins opératoire que, progressivement, la globalisation tend à lui enlever nombre d'attributs qui jusqu'ici participaient à son essence même: le contrôle de ses frontières, le droit de battre monnaie et de lever une armée, ...

La reprise de divers éléments du vocabulaire architectural classique et la revalorisation des spécificités locales des formes et matériaux s'accompagnent en outre d'un regain du recours à l'ornement et à la couleur, abhorrés par les architectes modernes. Le Corbusier n'attribuait-il pas le goût pour l'ornement «au sauvage endimanché qui nous habite encore» et Loss ne voyait-il pas dans l'usage de la couleur «des barbouillages de criminels et de dégénérés»? Ainsi alors que l'architecture moderne prétendait produire des formes-concepts intellectualisées et rationnelles — que l'on songe au «modulor» —, le post-modernisme veut réintroduire l'émotion et le ludique, le non utile, voire l'enchanté. Une fois encore, il n'est pas que l'architecture à subir ce type de transformation. L'analogie, déjà évoquées, du religieux en témoigne; en effet, la recrudescence des manifestations de religion populaire témoigne d'une prise de distance à l'égard

de la religion à prétention rationnelle, insistant sur l'adhésion volontaire et consciente et sur la parole confessante, au bénéfice de formes religieuses qui minimisent cette dernière — tout au moins dans ses formes compréhensibles — et qui font une large place aux divers sens et aux gestes hiératiques. L'économique lui-même n'échappe pas à ce «retour» de l'émotion: n'est-ce pas ce dont témoigne par exemple la prise en compte de plus en plus fréquente — certes à des fins intéressées — des préoccupations privées des travailleurs dans l'organisation du temps et même dans l'équipement de l'entreprise (crèches pour enfants du personnel, homes de jour pour les parents âgés de celui-ci). N'est-ce pas aussi ce que révèle le recours de nombre d'entreprises à des voyants et graphologues, à la parapsychologie et à l'analyse extra-sensorielle pour diverses questions de gestion de personnel ou de choix d'investissements (BRUN, 1989).

La conjonction de ces divers aspects a pour résultat fréquent une architecture de bricolage, ce terme devant généralement être entendu non comme dilettantisme ou comme laxisme, autorisant tout, sans exigence ni projet construit, mais comme système d'emprunts au réservoir des formes, matériaux, symboles, couleurs, ornements, ... historiquement légitimés et conçus dès lors comme porteurs de sens. C'est de la même façon que l'on peut caractériser aujourd'hui divers autres domaines. Ainsi en va-t-il de la justice, qui, pour affronter des situations inédites, est amenée à inventer, à partir certes des lois mais aussi de pratiques relevant d'autres domaines, diverses modalités nouvelles de résolution des conflits. L'apparition de médiateurs ou encore la participation des parties à l'élaboration de solutions dans des conflits de voisinage ou de famille relèvent incontestablement de ce «bricolage» juridique requis pour la rencontre de cas qui, soit ne trouvent aucune réponse dans l'arsenal juridique existant, soit s'avèrent impossibles à résoudre à travers le recours à celui-ci. Bricolage également dans le champ politique, où la clientèle captive des partis traditionnels tend à s'amenuiser au bénéfice d'une masse flottante qui n'hésite pas à voter en dehors de toute apparence de cohérence et de continuité. Bricolage aussi dans le domaine familial, où les familles inventent des modes de vie divers, au-delà de leurs composition/décompositions successives et ce, bien souvent, en marge de toute régulation juridique. Bricolage encore dans le champ religieux où par exemple le fait de se déclarer catholique ne permet d'induire ni les croyances, ni les pratiques, ni les règles éthiques.

L'urbanisme connaît lui aussi diverses transformations qui Péloignent du modèle moderniste. Conçu autour de l'idée de la séparation des foncti-

ons et de la spécialisation fonctionnelle de l'espace, celui-ci visait à remodeler la ville autour de zones mono-fonctionnelles et d'immeubles — îles (barres ou tours) disséminés dans des espaces au statut imprécis, quadrillés par des axes de circulation. A cette conception qui, à des degrés divers, a bouleversé les structures urbaines de bien des villes européennes, l'urbanisme post-moderne entend substituer deux choses. La mixité, tout d'abord, qui voudrait notamment rapprocher lieu de travail et lieu de résidence et, de la sorte, minimiser les déplacements, désencombrant ainsi les espaces intercalaires pour les rendre à leur statut d'espaces publics, c'est-à-dire d'espaces de vie collective et de sociabilité. Le lien, ensuite, qui se traduit concrètement par la réapparition de diverses choses: la revalorisation de la rue entendue non seulement comme espace public (et non comme voie de circulation mécanique) mais aussi comme continuité et contiguïté du bâti; la redécouverte de l'importance des articulations — seuils, portes, ponts, ... — qui valorisent les accès progressifs, jouent sur les oppositions dedans/dehors, limité/illimité, privé/public, ... (SIMMEL, 1988: 159-166); la tentative aussi de réhabilitation des transports en commun, associée au persiflage de «l'homme escargotique» (MOLES et ROHMER, 1982) coupé de tout lien social sinon celui de l'agressivité. Ainsi à la séparation et à la différenciation prônées par la modernité succède le souci de voir la ville favoriser la communication et la mise en relation. Celles-ci ne sont toutefois pas conçues sur un modèle qui reproduirait les traits de leurs expressions traditionnelles: la communication et la relation envisagées ne s'enracinent pas — ou guère — dans la proximité et ne supposent pas — ou peu — la diffusion, au sens où l'entend Parsons. En d'autres termes, il ne s'agit pas de tenter de restimuler des formes communautaires mais bien de faciliter la constitution de réseaux électifs, révocables et fluctuants, déterritorialisés et auto-légitimés.

Une fois encore ce qui se produit aujourd'hui en matière d'urbanisme trouve son homologue dans divers autres domaines et, en particulier, dans l'économie. En effet, d'une part, celle-ci est dorénavant plus dépendante des réseaux de communication qu'elle ne l'est des machines et, d'autre part, les relations de production se voient de plus en plus médiatisées par des messages, des informations et des représentations, structurés en réseaux. C'est aussi sur le mode du réseau que se tisse souvent aujourd'hui le lien social: volontaire et choisi, il peut se jouer des distances non seulement dans la mesure où il emprunte les nouvelles techniques de communication, comme Internet, mais aussi parce qu'il se structure non plus avant tout sur base d'allégeances ascriptives — celle de la

famille ou du voisinage — mais bien à partir d'une élection et d'une convivence personnelle, s'émancipant du lieu tant spatial que social.

Bien d'autres analogies pourraient être énoncées, qui montreraient elles aussi combien l'architecture et l'urbanisme traduisent «l'esprit du temps» où ils sont conçus; combien aussi ils illustrent, dans la matérialité, les traits dominants de celui-ci, traits qui se retrouvent dans de multiples autres champs de façon souvent moins saisissable. Figure explicite de l'incertitude contemporaine, l'architecture et l'urbanisme post-modernes s'offrent au regard de chacun et se proposent ainsi comme outil de repérage et d'interprétation des changements en cours de leurs hésitations et de leurs espoirs.

BIBLIOGRAPHIE

- BRUN, C. — *L'irrationnel dans l'entreprise*, Paris, Balland, 1989.
BÛRGER, CHR. und POSTMODERNE, P. — *Alltag, Allegorie und Avantgarde*, Frankfurt, Suhrkamp, 1987. JENCKS, CH. — *Le langage de l'architecture post-moderne*, Academy Editions, Londres, Denoël, 1979. MOLES, A. et ROHMER, E. — *Le labyrinthe du vécu*, Librairie Méridiens, Paris, 1982. SIMMEL, G. — *La tragédie de la culture*, Petite Bibliothèque Rivages, Paris, 1988.